

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 39

2012

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

SUSANNE KUSS

LES GUERRES COLONIALES ALLEMANDES EN CHINE ET EN AFRIQUE (1900–1908)

Il y a eu trois grandes guerres coloniales allemandes: la guerre contre les Boxers, en Chine, en 1900–1901, la guerre contre les Hereros et les Namas dans le Sud-Ouest africain allemand, en 1904–1907, et la guerre contre les Maji-Maji en Afrique orientale allemande, en 1905–1908. Parmi les causes de la violence militaire extrême exercée durant ces guerres, on citait, essentiellement, jusqu'à présent, les motivations, les intentions ainsi que les dispositions mentales ou psychiques des militaires allemands. Affirmer qu'il existe une continuité dans la volonté de destruction génocidaire entre les guerres coloniales et la Seconde Guerre mondiale spécifique aux militaires allemands repose sur l'argument de la similitude des événements et conclut à l'identité des points de vue. Une telle position ne trouve cependant pas de confirmation dans les sources¹. Par ailleurs, cette thèse ne se concentre que sur la guerre contre les Hereros et les Namas, les autres guerres coloniales en étant exclues. L'affirmation d'une violence militaire destructrice spécifiquement allemande qui, dépassant le cadre des guerres coloniales, s'exprimerait dans toutes les guerres allemandes ultérieures, que ces dernières aient lieu dans les colonies ou en Europe, s'appuie sur l'argument de comportements qui auraient été forgés par l'institution militaire².

On peut cependant se demander si le comportement des soldats allemands dans les guerres coloniales correspondait réellement aux normes et règles en vigueur en Europe. La manière différente dont la violence fut utilisée lors des guerres coloniales constitue un argument allant à l'encontre de cette hypothèse: ce n'est qu'au Sud-Ouest africain qu'on a abouti à un génocide³, et ce ne fut le cas ni en Afrique orientale allemande ni en Chine. Qu'y avait-il de différend au Sud-Ouest africain? Une analyse empirique des guerres coloniales allemandes montre que le type et l'étendue de la violence ne sont pas déterminés uniquement par une logique inhérente à l'histoire nationale et à ses structures, mais également par la conjonction de circonstances différentes sur place. Les faits de violence étudiés résultaient de constellations spécifiques et revêtaient un caractère contingent: la conduite de la guerre et l'ampleur de

- 1 Robert GERWARTH, Stephan MALINOWSKI, Der Holocaust als »kolonialer Genozid«?, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 33 (2007), p. 439–466, ici p. 444. Version abrégée: Id., *Vollbrachte Hitler eine »afrikanische« Tat? Der Herero-Krieg und der Holocaust: Zur Kritik der neuesten Sonderwegsthese*, dans: *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 11.9.2007, p. 38.
- 2 Isabell V. HULL, *Absolute Destruction. Military Culture and the Practices of War in Imperial Germany*, Ithaca 2005.
- 3 Bien qu'au moins 45–50% des Hereros et des Namas ont été tués dans la guerre coloniale au Sud-Ouest africain allemand, le mot »génocide« n'est pas utilisé par tous les historiens allemands. Voir: Robert GELLATELY, Ben KIERNAN (dir.), *The Specter of Genocide. Mass Murder in Historical Perspective* Cambridge 2003; Martin SHAW, *War & Genocide* Oxford 2003.

la violence étaient directement liées aux conditions induites par le théâtre des opérations en question.

La guerre coloniale

Les conquérants coloniaux vinrent pour rester. Outre une présence permanente, ils visaient la soumission totale de la population et l'établissement d'une paix durable, qualifié par euphémisme de «pacification»⁴. Il s'agissait d'un processus continu, jamais terminé à un instant précis. Paix et guerre n'étaient pas nettement séparées l'une de l'autre. Les expéditions militaires menées pour brûler des cabanes ou confisquer du bétail, par exemple, étaient considérées comme des mesures punitives et disciplinaires habituelles et étaient à l'ordre du jour⁵. À partir de ces conflits de basse intensité (*low intensity conflicts*), permanents mais limités, une guerre coloniale pouvait aisément se développer selon que les confrontations s'étendaient dans l'espace, dans la durée, ou que leur nombre de participants augmentait⁶. Plusieurs caractéristiques différenciaient les guerres coloniales des guerres menées en Europe:

En premier lieu, les guerres coloniales étaient des guerres asymétriques⁷; situation que l'on pouvait constater dans la différence d'armement qui existait entre les colonisateurs et la population indigène. Cette dernière ne pouvait bien souvent disposer que d'armes à culasse obsolètes, voire d'armes de choc lourdes, tandis que les troupes coloniales étaient armées de mitrailleuses. Pour compenser ce désavantage, les combattants de la guérilla poursuivaient un objectif défensif. Ils évitaient les combats frontaux et concentraient leurs attaques sur les voies de ravitaillement et les patrouilles ennemies. Ils avaient pour eux la rapidité et la mobilité. La guérilla ne développait pas de logistique différenciée mais s'approvisionnait, parfois de manière violente, à partir des réserves des civils indigènes. Comme il n'existait aucune ligne de front, la zone de combat, l'arrière et la zone occupée se chevauchaient.

- 4 Trutz VON TROTHA, «The Fellows can just starve». On Wars of «Pacification» in the African Colonies of Imperial Germany and the Concept of «Total War», dans: Manfred F. BOEMEKE, Roger CHICKERING, Stig FÖRSTER (dir.), *Anticipating Total War. The German and American Experiences, 1871–1914*, Cambridge (Mass.) 1999, p. 415–435, ici p. 416.
- 5 Donald FEATHERSTONE, *Colonial Small Wars, 1837–1901*, Newton Abbot 1973; Ian HERNON, *Britain's Forgotten Wars. Colonial Campaigns of the 19th Century*, Sutton 2007; Lawrence JAMES, *Savage Wars. British Campaigns in Africa, 1870–1920*, Londres 1985; Hendrik L. WESSELING, *Colonial Wars and Armed Peace, 1871–1914. A Reconnaissance*, dans: Id., *Imperialism and Colonialism, Essays on the History of European Expansion*, Westport 1997, p. 12–26; Dierk WALTER, *Warum Kolonialkrieg?*, dans: Thoralf KLEIN, Frank SCHUMACHER (dir.), *Kolonialkriege. Militärische Gewalt im Zeichen des Imperialismus*, Hambourg 2006, p. 14–43.
- 6 Cette règle vaut bien pour la guerre contre les Hereros et les Namas au Sud-Ouest africain allemand entre 1904 et 1907, tout comme pour la guerre en Afrique orientale allemande en 1905–1908. La guerre contre les Boxers en Chine en 1900–1901 occupa une place particulière dans la mesure où il s'agissait d'une action répressive internationale, entreprise sur un territoire non conquis, alors que la puissance coloniale n'était exercée que dans de petites enclaves dispersées sur la côte.
- 7 Herfried MÜNKLER, *Der Wandel des Krieges. Von der Symmetrie zur Asymmetrie*, Weilerswist 2006, p. 72; cf. des ouvrages plus généraux: Arthur CAMPBELL, *Guerillas, A History and Analysis*, Londres 1967; Werner HAHLEWEG, *Guerilla. Krieg ohne Fronten*, Stuttgart 1968; Andreas HERBERG-ROTHE, *Der Krieg. Geschichte und Gegenwart*, Francfort/M. 2003; Walter LAQUEUR, *Guerilla. A Historical and Critical Study*, Londres 1977.

Il faut également prendre en compte le fait que, dans les guerres coloniales, pour les soldats venant d'Europe il fallait surmonter des conditions climatiques et géographiques inhabituelles. Les colonies allemandes d'Afrique se distinguaient par une topographie très variée. Que ce soit dans les dunes de sable du Sud-Ouest africain ou dans les steppes de l'Afrique orientale, se perdre conduisait à une mort certaine. Outre l'ignorance et l'inattention, il y avait toujours le danger que la troupe ne fût écrasée, non par l'adversaire mais tout simplement «par la nature»⁸. Les militaires de toutes les puissances impérialistes considéraient les maladies infectieuses mortelles comme un front supplémentaire. Par ailleurs, les guerres coloniales étaient caractérisées par une infrastructure déficiente. Routes et chemins de fer n'existaient pas ou étaient à tout le moins rudimentaires. Les liaisons télégraphiques étaient l'exception. Les opérations engageant les troupes n'avaient de chances de succès que tant que les moyens de transport – chariots, animaux de trait et hommes – existaient. L'organisation de l'approvisionnement et du transport était par conséquent au moins aussi importante que la préparation des combats.

Les Européens et les sociétés indigènes avaient des idées tout à fait différentes sur la façon de conduire une guerre. Lors des guerres coloniales, les Européens s'attendaient à ce que leurs «règles du jeu» fussent respectées et considéraient le comportement de l'autre partie comme un grave manquement aux principes humanitaires⁹. La réussite des embuscades sur un adversaire techniquement supérieur n'était pas considérée comme une forme intelligente et inventive de résistance, mais attribuée au mauvais caractère du «nègre»¹⁰. Dans les guerres coloniales, les règles de la Convention de la Haye n'avaient pas cours car les principes humanitaires du *jus in bello* avaient été exclusivement formulés pour des conflits entre nations «civilisées»¹¹. L'ensemble des guerres coloniales était exclu du droit international. Elle se n'étaient pas considérées comme faisant partie du comportement civilisé, mais comme le combat entre la civilisation et la barbarie par essence.

Les guerres coloniales sont aussi caractérisées par le fait que les troupes européennes devaient recourir à ce que l'on appelle des intermédiaires (*middlemen*), qui connaissaient très bien les conditions naturelles et socioculturelles de la zone de combat. Sans les capacités de ces hommes, il leur eut été impossible de se déplacer, de survivre et de combattre en terrain inconnu. Les troupes blanches employaient donc des soldats indigènes comme éclaireurs. Les limites culturelles nettes entre colonisateurs et colonisés s'estompaient ainsi dans la situation extrême du conflit.

Enfin, les soldats atteignaient les colonies par bateau. La traversée pour le Sud-Ouest africain allemand durait cinq semaines, celle vers la Chine six semaines. En

8 Curt VON FRANÇOIS, *Kriegführung in Süd-Afrika*, Berlin 1900, p. 11; cf. également: Charles Edward CALLWELL, *Small Wars. Their Principles & Practice*, Londres 1906, p. 44.

9 Erwin A. SCHMIDL, *Kolonialkriege. Zwischen großem Krieg und kleinem Frieden*, dans: Manfred RAUCHENSTEINER, Erwin A. SCHMIDL (dir.), *Formen des Krieges. Vom Mittelalter zum »Low-Intensity-Conflict«*, Graz 1991, p. 111–138, ici p. 119.

10 BORIS BARTH, «Partisan» und «Partisanenkrieg» in Theorie und Geschichte. Zur historischen Dimension der Entstaatlichung von Kriegen, dans: *Militärgeschichtliche Zeitschrift* 64 (2005), p. 69–100, ici p. 98.

11 Parmi elles, on ne comptait pas non plus la Chine qui avait certes participé à la première conférence de la Haye en 1899, mais n'avait pas ratifié la convention.

voyant les températures changer, les paysages défiler et les masses humaines s'activer dans les ports, les soldats prenaient conscience des changements spatiaux et culturels. Ce qui était étranger remplaçait ce qui était familier. Par leurs conversations et chansons, mais également à travers les instructions reçues sur le bateau, ils se mettaient en condition pour leur mission. La traversée soudait les soldats entre eux et les fidélisait sur les buts du conflit.

L'éloignement de l'Europe, l'étendue du théâtre des opérations, ses conditions climatiques et géographiques particulières, la pauvreté en ressources, un adversaire culturellement étranger et une manière différente de conduire la guerre sont les caractéristiques des guerres coloniales. Les soldats devaient assumer tout à la fois l'expérience de l'exotisme et celle du conflit guerrier.

Les soldats coloniaux allemands¹²

Les soldats coloniaux allemands avaient été socialisés et formés militairement dans l'Empire allemand. Ils arrivaient dans les différentes colonies avec des pensées et des idées, des valeurs et des normes qui étaient semblables chez tous – à l'exception des indigènes recrutés.

L'Empire allemand wilhelminien était caractérisé par un « triomphe des idéologies » qui « promettaient une vision du monde stabilisante, proposaient une explication satisfaisante d'un environnement toujours plus complexe, promettaient une interprétation convaincante qui laissait entrevoir la sécurité de comportement désirée et des directives d'action fiables »¹³. On trouvait parmi ces idéologies le nationalisme, le racisme et le darwinisme social. Si – comme c'était le cas dans de nombreux pays européens à la fin du XIX^e siècle – la nation était considérée comme une communauté raciale, les étrangers, aussi inoffensifs et sans défense qu'ils aient pu être dans les faits, étaient regardés comme un danger potentiel pour le groupe. Une race exclue, même si elle vivait sur un autre continent à des milliers de kilomètres, représentait toujours une menace pour la nation quand l'espace vital de cette nation à l'intérieur des frontières données paraissait trop petit¹⁴. La notion et la terminologie d'un *Rassenkampf* (lutte des races) se répandirent non seulement parmi les nationalistes radicaux, mais également dans les cercles modérés de la bourgeoisie wilhelminienne. Selon ces théories, les Noirs étaient fondamentalement inférieurs à d'autres populations, comme les Chinois¹⁵. À partir de telles bases, les images négatives déjà existantes des Chinois et

12 Les remarques sont réduites au minimum dans le présent travail. Les liens sont expliqués en détail dans l'ouvrage: Susanne KUSS, *Deutsches Militär auf kolonialen Kriegsschauplätzen. Krieg und Gewalt am Beginn des 20. Jahrhunderts*, Berlin 2011.

13 Hans-Ulrich WEHLER, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte*, tome 3: Von der »Deutschen Doppelrevolution« bis zum Beginn des Ersten Weltkrieges 1849–1914, Munich 1995, p. 1066–1085, ici p. 1066; cf. également: Peter WALKENHORST, *Nation – Volk – Rasse. Radikaler Nationalismus im Deutschen Kaiserreich 1890–1914*, Göttingen 2007, p. 30.

14 Christian GEULEN, *Geschichte des Rassismus*, Munich 2007, p. 80; Robert MILES, *Rassismus. Einführung in die Geschichte und Theorie eines Begriffs*, Hambourg 1991 (1^{re} édition Londres 1989), p. 46. Ouvrage général sur le racisme outre-mer: Imanuel GEISS, *Geschichte des Rassismus*, Francfort/M. 1988, p. 196–202.

15 Heinz GOLLWITZER, *Die Gelbe Gefahr. Geschichte eines Schlagworts*, Göttingen 1962, p. 169–170; WALKENHORST, *Nation – Rasse – Volk* (voir n. 13), p. 123.

des Africains se transformèrent en images de l'ennemi. Elles ne constituèrent certes pas une carte blanche pour des actions violentes, mais contribuèrent à abaisser le seuil de tolérance.

Les débats au Reichstag, qui ne possédait pas le pouvoir de décision concernant l'engagement des troupes, mais un pouvoir de décision sur le budget, reflétèrent ces idées et entraînèrent leur diffusion plus large. Le thème de la violence extrême dans les guerres coloniales dévoila certes un panel d'opinions diverses très large dans les partis, mais il n'y eut pas de consensus sur un standard humanitaire minimum. La question nationale dominait les discussions. Toute critique concernant la stratégie militaire en Chine et en Afrique équivalait, aux yeux des partis de droite, à proférer des insultes à l'encontre des soldats allemands et par-là même à attaquer les militaires et la nation. En revanche, les sociaux-démocrates, plus ouverts sur le plan supra et international, utilisèrent les débats du Reichstag et la presse du parti comme forum critique; ils renoncèrent toutefois, à de rares exceptions près, à organiser des protestations publiques contre les violences commises par les Allemands¹⁶.

Les soldats étaient non seulement modelés par une conception du monde et de l'homme impérialiste caractéristique de son époque, mais également par l'institution militaire. Dans le programme de formation militaire de l'Empire allemand, l'accent était mis sur la stratégie militaire européenne. Cela était valable pour les hommes de troupe et les sous-officiers de l'armée de terre et de la marine, mais également pour les officiers et les membres de l'état-major. Même dans les centres de formation militaire les plus prestigieux – l'Académie de la marine à Kiel et l'Académie militaire de Prusse à Berlin – les colonies étaient un thème mineur qui ne trouvait sa place qu'en histoire et en géographie, matières enseignées par des civils. Le thème militaire dominant consistait à apprendre comment gagner une bataille d'anéantissement, laquelle partait du principe que deux armées adverses se combattaient. En ce qui concernait la formation pratique, seule l'infanterie de marine, petite en nombre, essayait de préparer ses soldats aux difficultés particulières des guerres coloniales en les faisant par exemple marcher par grande chaleur. Toutefois, de tels programmes de formation s'enlisaient rapidement.

Tout comme la préparation pour mener des guerres coloniales, la technique des armes n'était pas non plus adaptée aux conditions dans les colonies. L'équipement d'un soldat colonial comprenait, indépendamment de son rang, une arme de facture moderne ou une carabine ainsi qu'une arme blanche. Un personnel spécifique était nécessaire pour faire fonctionner les mitrailleuses et l'artillerie. Cependant, toutes ces armes n'étaient en état de fonctionner que si elles étaient transportées, entretenues et manipulées dans les conditions requises pour une guerre coloniale. La technique d'armement supérieure en soi conférait aux soldats coloniaux blancs une impression

16 Ute WIELANDT, *Die Reichstagsdebatten über den Boxerkrieg*, dans: Mechthild LEUTNER, Klaus MÜHLHAHN (dir.), *Kolonialkrieg in China*, Berlin 2007, p. 164–172; ID., Michael KASCHNER, *Die Reichstagsdebatten über den deutschen Kriegseinsatz in China. August Bebel und die »Hunnenbriefe«*, dans: Susanne KUSS, Bernd MARTIN (dir.), *Das Deutsche Reich und der Boxeraufstand*, Munich 2002, p. 183–201; Hendrik LORENZEN, *Stereotypen des kolonialen Diskurses in Deutschland und ihre innenpolitische Funktionalisierung bei den »Hottentottenwahlen« 1907*, Hambourg 1991, p. 93.

de sécurité qui se révélait en général trompeuse sur place. S'ajoutait à cela une formation technique insuffisante, en particulier pour les matelots, qui, à peine formés dans la conduite d'un conflit terrestre, ne savaient pas suffisamment bien tirer. Ce sont précisément ces soldats qui atteignaient souvent leurs limites physiques et psychiques, avec pour conséquences le manque d'assurance, la nervosité, la peur et le stress.

La formation des soldats comprenait également des cours de droit militaire. Les lois militaires régissaient les »actions passibles d'une sanction sur le champ de bataille«, ce qui incluait les délits commis à l'encontre de tiers extérieurs à l'armée. Pour les délits concernant les biens, les blessures corporelles ou bien »les crimes ou actes contraires aux bonnes mœurs«, il existait une obligation de poursuite pénale (article 127). S'agissant des blessures corporelles et des viols, on appliquait les dispositions correspondantes prévues dans le code pénal impérial¹⁷. Pour les guerres en Chine et au Sud-Ouest africain, des dispositions réglementaires spéciales avaient en outre été promulguées¹⁸. L'article 17 du code qui régissait les opérations militaires contenait un résumé bref mais précis de ces normes législatives du droit pénal militaire concernant les relations avec la population civile et ses biens dans la guerre¹⁹. Étant donné que ce code était lu plusieurs fois par an dans chaque compagnie, escadron et batterie, on peut partir du principe que les officiers et les soldats étaient informés très précisément sur la frontière pénale entre une utilisation autorisée et un usage interdit de la violence. Pour les soldats coloniaux allemands, le droit pénal militaire aurait pu constituer une aide dans l'orientation du comportement. L'Empire allemand se distinguait par l'application du droit positif qui définissait les crimes et délits dans la société, si bien que, même dans une situation extrême comme la guerre, non seulement était en vigueur le droit international – non contraignant –, mais également le droit pénal militaire – contraignant. Cependant, dans les guerres coloniales, le droit positif qui

17 *Militärstrafgesetzbuch*, 20.6.1872; *ibid.*, p. 156–200; quatrième partie: Dispositions complémentaires pour la marine; *ibid.*, p. 199–200; Blessures corporelles: *Reichsstrafgesetzbuch* § 223, 230, 232; viols: § 176, 179, 182.

18 Chine: *Kaiserliche Verordnung für Strafrechtspflege bei dem Heere in Kriegszeiten und über das außerordentliche kriegsgerichtliche Verfahren gegen Ausländer und über die Ausübung der Strafgerichtsbarkeit gegen Kriegsgefangenen* (Disposition réglementaire impériale relative à la justice pénale dans l'armée en période de guerre, à la procédure des tribunaux militaires extraordinaires contre les étrangers et à l'exercice de la juridiction pénale contre les prisonniers de guerre) de décembre 1899, art. 18: »Les présentes dispositions habilent les officiers en charge du commandement à traiter d'après les usages actuels de la guerre et sans procédure judiciaire préalable, les étrangers qui se rendent coupables d'actes de trahison à l'encontre des troupes allemandes ou des troupes alliées et sont pris sur le fait«, dans: Theophil AHRENDTS, *Die Bestrafung der auf dem Kriegsschauplatz und im besetzten Feindesgebiet begangenen Delikte und die Kommandogewalt*, thèse, Hambourg 1916, p. 56–65, ici p. 65; Le Sud-Ouest africain allemand: *Bestimmungen für das Militärgerichts-Verfahren etc. während des Kriegszustandes in Deutsch-Südwest-Afrika*, 11 Juin 1904, promulgué par Lothar von Trotha, dans: *Archives militaires allemandes*, Freiburg-en-Brisgau, RW 51/12.

19 *Kriegsartikel für das Heer*, dans: J. O. des dispositions réglementaires de l'armée 16 (27.9.1902), p. 279–284; art. 17: »Au front, le soldat ne doit jamais oublier que la guerre n'est menée que contre la puissance armée de l'ennemi. Les biens et possessions des habitants du pays ennemi, des blessés, des malades et des prisonniers de guerre sont sous la protection particulière de la loi, de même que la propriété des parents de ceux qui sont tombés au champ de bataille.«

aurait dû mettre un terme à l'arbitraire était considéré comme quantité négligeable. Cela signifiait un nivellement de la différence entre culpabilité et innocence si bien que les soldats pensaient pouvoir agir dans un espace largement dénué de sanctions.

Les similitudes des dispositions réglementaires marquées par l'Empire allemand et les traditions militaires ne peuvent masquer le fait que »le« soldat colonial allemand type n'existait pas. Les soldats qui combattaient dans les colonies ne constituaient pas un bloc uniforme, pensant et agissant comme un seul homme. Les éléments constituant les troupes étaient déjà hétérogènes: matelots, soldats de l'infanterie de marine, volontaires de l'armée, de troupes coloniales (*Schutztruppen*), mercenaires et contingents indigènes. Les matelots furent engagés dans les guerres coloniales de manière inattendue et par hasard – dans le cadre de leurs opérations extérieures. Les volontaires militaires, quant à eux, s'étaient portés candidats dans le but de combattre outre-mer. Ils considéraient comme un défi personnel et un devoir national de protéger les intérêts de l'empire wilhelminien en Chine ou en Afrique. La troupe coloniale (*Schutztruppe*), elle, était déjà sur place en Afrique quand les insurrections éclatèrent. Elle remplit sa mission de maintien de la paix et de l'ordre même si les deux guerres coloniales africaines furent d'une ampleur bien plus grande que les expéditions de représailles habituellement menées localement. Pour les soldats indigènes des *Schutztruppen* le service dans la troupe était attractif, car il incluait des soldes régulières et une protection sociale. Ceux que l'on appelait les »contingents indigènes« ne s'engageaient d'ailleurs pas nécessairement de manière volontaire aux côtés des Allemands, ils avaient bien souvent dû s'engager par contrat. De manière sporadique et sur le plan régional, l'engagement aux côtés des Allemands permettait aux supplétifs indigènes d'avoir la possibilité de régler leurs comptes à leurs ennemis de longue date. Ils pouvaient utiliser les opérations militaires allemandes à leur profit. La mission allemande se transformait ainsi en une guerre interethnique qui pouvait être caractérisée par des actions d'une violence extrême.

Les motivations individuelles des soldats allemands pour combattre dans des guerres coloniales étaient multiples: la soif d'aventure, le désir de combattre et celui de défendre la patrie, le butin, la solde, l'ascension sociale, les menaces de mort parfois que l'on fuyait à l'étranger, la carrière militaire ainsi que les représailles et la vengeance. À cela s'ajoutent des images romanesques idéalisées sur le lien entre combat et amour, sur l'épanouissement sexuel du combattant téméraire²⁰. En revanche – à l'inverse de ce qu'on a pu constater parmi les troupes coloniales d'autres nations – les liens de groupe étroits ou le haut degré de professionnalisme, portés par un esprit de corps particulier, n'ont joué aucun rôle. À la différence de la Grande-Bretagne, de la France et des Pays-Bas, il n'existait pas d'armée coloniale allemande, dans laquelle les candidats au service dans les protectorats recevaient une formation spécifique, adaptée aux guerres outre-mer, et qui aurait pu être déployée sur les foyers de crise.

20 Joachim RADKAU, *Das Zeitalter der Nervosität. Deutschland zwischen Bismarck und Hitler*, Munich 1998, p. 379.

Regard sur trois guerres

Chine: la guerre des Boxers en 1900–1901

Il ne fait aucun doute que le mouvement des Boxers qui pris naissance dans le Nord de la Chine en 1899, avait des origines socio-économiques, mais il s'est avant tout retourné contre la présence très importante des missions et des étrangers dans le pays. Au printemps 1900, au fur et à mesure de l'avancée des Boxers en direction de Pékin, le mouvement dégénéra pour la première fois en conflits entre les grandes puissances et la cour impériale chinoise, qui n'était pas vraiment hostile à ce soulèvement²¹. Huit nations – l'Allemagne, les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, la Russie et le Japon – se lièrent en vue d'une intervention militaire en Chine²². Or, cette coalition ne fut pas motivée par le but d'exercer une souveraineté coloniale directe. À titre d'exemple, la concession allemande de Qingdao qui existait depuis 1897 n'a été menacée à aucun moment. Bien plus, une campagne militaire en Chine, limitée dans le temps et dans l'espace, devait contraindre les Chinois à se comporter conformément aux règles du jeu du monde dit «occidental» et «civilisé»²³. Par ailleurs, les grandes puissances impérialistes engagées en Extrême-Orient voulaient défendre leurs intérêts économiques avec une guerre.

Après la prise des forts de Dagu, le 17 juin 1900, le conflit qui couvait se transforma définitivement en guerre. La déclaration de guerre de la cour impériale de Chine aux grandes puissances intervint quatre jours plus tard. Des combats eurent lieu dans la ville de Tianjin contre les troupes alliées, puis ce fut le siège des légations à Pékin («les 55 jours de Pékin») par les Boxers et les soldats chinois. Cette occupation se termina par une orgie apocalyptique de violence que furent le pillage barbare et la destruction de la capitale chinoise par les troupes alliées. La dernière phase de la guerre fut caractérisée par l'organisation d'une zone d'occupation dans le Nord de la Chine, dont les centres ont été Pékin et Tianjin, ainsi que par des expéditions punitives. La guerre se termina en septembre 1901 avec le protocole de paix des Boxers, qui imposa au gouvernement chinois des obligations humiliantes.

C'est un maréchal allemand, le comte Alfred von Waldersee, qui avait, au moins nominalement, le haut commandement de toutes les troupes au total 90 000 soldats. Le Japon et la Russie avaient accepté son commandement en y mettant des restrictions, tandis que la France et les États-Unis l'avaient entièrement refusé. Cependant, von Waldersee réussit à organiser des expéditions punitives supranationales. L'une des plus connues, qui fut celle menée dans la capitale provinciale de Zhili (aujourd'hui

21 En introduction: Robert BICKERS, R. G. TIEDEMANN (dir.), *The Boxers, China, and the World*, Lanham 2007. LEUTNER, MÜHLHAHN (dir.), *Kolonialkrieg in China* (voir n. 16); KUSS, MARTIN (dir.), *Das Deutsche Reich und der Boxeraufstand* (voir n. 15); Diana PRESTON, *Rebellion in Peking. Die Geschichte des Boxeraufstands*, Stuttgart 2001, (1^{re} édition Londres 1999). Pour la France: Jean-François BRUN, *Intervention armée en Chine: l'expédition internationale de 1900–1901*, dans: *Revue historique des armées* 258 (2010), p. 14–54.

22 Parmi les alliés, les troupes allemandes, avec 22 634 hommes, représentaient le plus gros contingent, devant les Britanniques (17 151), les Français (17 000), les Japonais (16 000) et les Russes (16 000) hommes.

23 KLEIN, *Straffeldzug im Namen der Zivilisation* (voir n. 5), p. 145–181.

d'hui Hebei), Baoding, à laquelle participèrent, à l'automne 1900, des soldats français, anglais et italiens, aux côtés des soldats allemands²⁴. En outre, il y eut des expéditions punitives de moindre envergure mais nombreuses, car l'agencement prévu pour le commandement permettait aux officiers de toutes les nations situés à proximité des localités de décider des actions correspondantes. Si les soldats allemands ne s'étaient pas particulièrement distingués jusque-là, ils marquèrent fortement de leur empreinte cette phase de la guerre²⁵.

Pour les Allemands, cette guerre était la première depuis celle de 1870/1871. Dans son allocution prononcée en sa qualité de commandant militaire en chef, l'empereur Guillaume II avait donné aux soldats en partance des instructions claires et sans équivoque: »Il ne sera pas accordé de pardon, il ne sera pas fait de prisonniers«²⁶. L'allocution de l'empereur avait été largement entendue, bien au-delà du cercle d'auditeurs concernés, et avait fait grande impression. Les wagons de chemin de fer qui transportaient les troupes ou les équipements, comportaient les inscriptions correspondantes²⁷. Cependant, lorsque le gros des troupes allemandes arriva en Chine, elles trouvèrent en face d'elles aucun adversaire à combattre. Mais les quelque 22 000 soldats allemands étaient avides de luttes et de combats, de gloire et d'honneur. Leur inquiétude était grande et menaçait la discipline interne de la troupe. Dans tous les contingents des nations participant au corps expéditionnaire international, la propension à la violence interne était très élevée. C'est seulement au prix de sanctions draconiennes venant punir les plus petits délits au sein même des troupes que l'ordre et le calme purent être conservés. Les expéditions punitives constituaient une soupape à cet engorgement agressif. Par ailleurs, la compétitivité qui s'était instaurée tant entre les troupes internationales qu'entre les troupes nationales augmentait la violence contre la population chinoise, particulièrement lorsque les villages chinois étaient pris d'assaut par des soldats de différentes nationalités.

À cela s'ajoutait le fait que l'espace dans lequel les opérations militaires étaient menées n'était pas peuplé de façon éparse mais était habité par une population nombreuse et fortement imprégnée de culture. Quelque 66 millions de personnes vivaient dans les deux provinces militaires de Shandong et Zhili. Dans les villes et villages, en majorité fortifiés, il existait des biens économiques et culturels représentés par des fourrures, de la soie, de la porcelaine et autres objets d'art et ces biens suscitèrent, non seulement l'envie chez les soldats envoyés en expédition, mais aussi chez les collectionneurs ethnographiques en Allemagne, en Europe et aux États-Unis. Punition mais

24 Pour la France: Général VOYRON, Rapport sur l'expédition de Chine 1900–1901, Paris 1904, p. 169–248.

25 Entre décembre 1900 et mai 1901, 53 expéditions organisées par le haut commandement de l'armée eurent lieu; 35 expéditions ont été uniquement composées de soldats allemands, une expédition a été menée en tant qu'entreprise commune franco-allemande uniquement, dans: Kuss, *Deutsches Militär auf kolonialen Kriegsschauplätzen* (voir n. 12), p. 66.

26 Le discours des Huns (*Hunnenrede*) de l'empereur allemand, citation d'après: Bernd SÖSEMANN, *Die sog. Hunnenrede Wilhelm II*, dans: *Historische Zeitschrift* 222 (1976), p. 342–358, ici p. 350. Bien qu'il existe plusieurs versions du discours impérial, l'authenticité de ces paroles ne fait aucun doute, même s'il existe tout comme auparavant des ambiguïtés quant à son instrumentalisation tant par l'entourage de l'empereur que par la presse.

27 *Die Kaiserliche Marine während der Wirren in China 1900–1901*, publié par l'Admiralstab der Marine, Berlin 1903, p. 171.

aussi avidité et enrichissement ont été les motifs principaux sous-jacents à l'utilisation de la violence. En revanche, la quantité extrêmement élevée de malades parmi le contingent – fait habituel dans les guerres coloniales – n'a joué aucun rôle. Car, d'une part, un nombre suffisant de soldats avaient été engagés en Chine, et, d'autre part, les capacités médicales sur place n'ont été en aucun cas épuisées – le manque de personnel dû à la maladie n'a jamais agi de manière radicalisante sur la conduite de la guerre.

Les expéditions punitives internationales menées lors de la guerre des Boxers se distinguent par leur composition ainsi que par les méthodes utilisées et l'étendue de la violence employée. La violence a été exercée de façon ponctuelle et non systématique. Son expression varia en fonction de la situation et des circonstances. Elle a été pratiquée sous forme de récupération de contributions, de réquisitions, de pillages, de prises d'otages, de constitutions de prisonniers, de déportations, de viols, d'exécutions, de massacres, d'incendies de bâtiments ou de localités entières²⁸. À cet égard, il n'a été instauré aucun camp de prisonniers car les troupes alliées ne voulaient pas s'embarasser de résistants détenus. Étant donné que, par ailleurs, les prisonniers indigènes ne pouvaient être utilisés comme main-d'œuvre mais qu'il était possible à tout moment de recourir aux nombreux habitants chinois pour l'exécution de travaux forcés, l'instauration de camps pour raisons économiques ne s'imposait pas. En outre, de nombreux travaux – par exemple sur les voies ferrées – ont été pris en charge par des compagnies étrangères et même affectés, à titre de mesures d'emploi, à une troupe dans laquelle régnait une certaine agitation. Abstraction faite des troupes américaines, auxquelles il était interdit de recourir aux incendies, on a pu voir pratiquer les formes de violence les plus diverses par toutes les forces armées engagées en Chine.

L'Empire allemand a certes joué un rôle particulier, tant sur le plan du moment où a été déclenché la violence que par son étendue. En revanche, il n'a eu aucune influence sur la façon dont cette violence a été pratiquée. Les expéditions punitives menées par les Allemands de l'automne 1900 au printemps 1901 ont été moins marquées par leur brutalité particulière que par leur nombre et le moment où elles ont été perpétrées; elle n'étaient alors plus en phase avec la guerre ni vraiment décisives.

Sud-Ouest africain allemand:

la guerre contre les Hereros et contre les Namas (1904–1907)

Le Sud-Ouest africain, qui avait tout d'abord été considéré comme un désert peu attrayant, était devenu colonie allemande en 1884. Seulement 200 000 personnes vivaient dans une région qui était une fois et demie plus étendue que l'Empire allemand. Les Hereros, au Nord, qui étaient venus de la colonie britannique limitrophe du Cap, et les Namas, au Sud, constituaient les populations dominantes de ce pays²⁹.

28 En raison des très nombreux incidents, plus ou moins importants, il est impossible jusqu'à ce jour de chiffrer le nombre des victimes chinoises résultant de la répression du mouvement de révolte des Boxers et des expéditions punitives militaires qui s'en sont ensuivies. Des sources chinoises parlent de 100 000 morts, uniquement à Pékin. Sur ce sujet: Luo DUNRONG, Gengzi guobianji (Histoire de notre tragédie nationale), Taibei 1964, p. 7.

29 Il y a eu encore d'autres groupes ethniques comme les San (hommes du bush) et les Damaras; cependant, les Hereros et les Namas constituaient les ethnies les plus importantes en nombre. Sur ce sujet: Gesine KRÜGER, Das Goldene Zeitalter der Viehzüchter. Namibia im 19. Jahrhundert,

Les deux ethnies étaient nomades et vivaient de l'élevage du bétail. Si l'on peut parler pour les Hereros d'une peuplade bantoue, il n'en va pas de même pour les Namas, émigrés d'Afrique du Sud, qui étaient mélangés aux Boers et étaient acculturés dans certains domaines, comme la langue et l'habillement.

La guerre contre la puissance coloniale allemande avait éclaté sous la gouvernance de Theodor Leutwein, le 12 janvier 1904. Elle avait débuté au Nord de la colonie par des attaques contre les fermes des colons et par le siège de localités importantes³⁰. Les Hereros, menés par Samuel Maharero, contrôlaient la région, et certaines sections des troupes allemandes subirent de sévères défaites. Lorsque les Hereros se retirèrent, à partir de la mi-mai, avec femmes, enfants et bétail en direction du massif du Waterberg, les militaires allemands, commandés entre-temps par le général de division Lothar von Trotha, préparèrent là une bataille qu'ils croyaient décisive. Mais cette entreprise échoua, car la majeure partie des Hereros s'enfuit en direction du désert Omaheke. En automne, von Trotha promulga son fameux *Vernichtungsbefehl* (proclamation d'extermination) dans laquelle il annonçait que les soldats tireraient aussi sur les femmes et les enfants qui voulaient se rendre³¹. Ce n'est que des semaines plus tard, le 8 décembre, que son arrêté fut retiré sur ordre de Berlin. À la place, l'empereur donna l'ordre d'accorder la grâce à ceux des Hereros qui n'auraient pas participé aux tueries.

De guerre coloniale ›normale‹ au début, cette guerre s'est amplifiée à l'automne 1904 pour devenir un ›combat racial‹ existentiel. Cette évolution a été le résultat d'une concordance de circonstances tout à fait différentes. Tout d'abord, la métropole a été saisie de la crainte typique, selon Clausewitz, de la défaite. L'empereur allemand ainsi que le commandement militaire craignaient d'être considérés comme n'étant pas à la hauteur de ces ›sauvages‹, de ces ›indigènes‹ qui passaient pour des êtres inférieurs, mais redoutaient, également, de perdre la face de façon irréversible, tant sur le territoire national qu'à l'étranger. Les journaux militaires britanniques et français se moquaient déjà des généraux allemands qui n'avaient pas réussi à réprimer avec succès, dès le début, le ›soulèvement des Hereros‹³². C'est également cette crainte qui prédominait chez von Trotha, qui voulait absolument réaliser le grand encerclement

dans: Jürgen ZIMMERER, Joachim ZELLER (dir.), *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg (1904–1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin 2003, p. 13–25.

30 En introduction: Susanne KUSS, *Der Herero-Deutsche Krieg und das deutsche Militär: Kriegsursachen und Kriegsverlauf*, dans: Larissa FÖRSTER, Dag HENRICHSEN, Michael BOLLIG (dir.), *Namibia–Deutschland. Eine geteilte Geschichte. Widerstand – Gewalt – Erinnerung*, Cologne 2004, p. 62–77; Walter NUHN, *Sturm über Südwest. Der Hereroaufstand 1904. Ein düsteres Kapitel der deutschen kolonialen Vergangenheit Namibias*, Coblenz 1989; ZIMMERER, ZELLER (dir.), *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika* (voir n. 29).

31 Une copie du texte dactylographié de la proclamation se trouve dans: Archives militaires, Fribourg-en-Brisgau, RW 51/2. Un original en Otjiherero trouvé aux Archives nationales du Botswana est reproduit dans: Jan-Bart GEWALD, *The Great General of the Kaiser*, dans: *Botswana Notes and Records* 26 (1994), p. 67–76, ici p. 73.

32 Pour la France: »Comme le montre bien une fois de plus ce court aperçu, les autorités allemandes, après n'avoir pas eu prévoir à temps l'insurrection des Hereros, ont eu le tort de recourir à un système de petits paquets et laissé ainsi la révolte le temps de s'étendre et de prendre des Forces«, article sans nom: *Étranger. Allemagne. Résumé de la situation dans l'Afrique sud-occidentale*, dans: *La France militaire*, 3.6.1904, p. 2.

stratégique de l'adversaire prévu dans les règlements de service de l'état-major général allemand et anéantir l'adversaire. Une telle manœuvre n'aurait été cependant envisageable que si les Hereros s'étaient rassemblés peu à peu dans le massif du Waterberg. Or, après l'échec de la bataille d'anéantissement, les Hereros furent poursuivis jusque dans le désert Omaheke et là, soit abattus, soit abandonnés à une mort atroce due à la soif et à la faim.

Parallèlement, la troupe allemande se vit exposée à une situation précaire. Les renforts, le ravitaillement tout comme le transport des vivres vinrent à manquer; les chevaux ne se montrèrent plus à la hauteur des charges. Les maladies, notamment le typhus, couraient parmi les soldats et faisaient littéralement «fondre» les sections ou les détachements, de toute façon peu importants en nombre. Les prisonniers furent considérés comme des concurrents hautement superflus en matière de nourriture. La lutte pour les quelques rares points d'eau devint prioritaire. Dans ces circonstances, les actes tels que le brûlage des surfaces enherbées et le comblement des sources s'imposèrent tout naturellement et furent appliqués comme stratégie de guerre par les Africains familiarisés avec les circonstances locales et non pas par les troupes allemandes. Il n'y eut pas au Sud-Ouest africain application d'une politique de destruction, étant donné que les préjudices auraient été largement plus importants pour les militaires allemands que pour la population indigène. La lutte pour les ressources se mêla intimement et inextricablement au combat contre l'adversaire. Les soldats réagissaient aux menaces réelles concernant leur existence par la radicalisation des événements et l'escalade de la guerre. Tout ce qui assurait la survie était permis et tout ce qui paraissait menacer l'existence, même de loin, était anéanti.

À l'automne 1904, les Namas, conduits par Hendrik Witbooi, ouvrirent aussi les hostilités contre les colonisateurs allemands. Leur conduite de la guerre se différença en principe de celle des Hereros, car ils menèrent dès le début une guerre guérilla; ils agissaient par petits groupes quasiment invisibles pour les soldats allemands, et évitaient de combattre ouvertement. Là encore, von Trotha, qui ne fut relevé de son commandement du Sud-Ouest africain allemand qu'en novembre 1905, rédigea contre les Namas une proclamation dans laquelle il mettait à prix la tête des meneurs de la révolte, offrait une prime et menaçait en outre les Namas d'extermination. Mais cette proclamation ne conduisit pas à une soumission des Namas. C'est seulement lorsque von Trotha fut dessaisi du haut commandement que les autorités militaires proposèrent les négociations en option. En outre, elles adaptèrent la conduite de la guerre aux circonstances, c'est-à-dire à «la petite guerre», en instituant des unités mobiles, toujours prêtes à intervenir, et en les faisant opérer en relation les unes avec les autres. Ce n'est qu'en 1907 que la guerre se termina définitivement dans le Sud.

Au vu du nombre croissant de militaires allemands cantonnés au Sud-Ouest africain – 14 000 soldats y stationnaient de façon intermittente – et des possibilités tant personnelles que techniques qui en résultaient, l'administration militaire tout comme l'administration civile ont pu établir de nombreux camps dans lesquels furent incarcérés les capturés Hereros et les Namas. Sur les quelque 15 000 Hereros et 2 000 Namas internés dans les camps de prisonniers, 7 682 personnes au total moururent, entre octobre 1904 et mars 1907, soit par conséquent plus de quarante-cinq pour

cent³³. La négligence systématique envers les prisonniers mais aussi les mesures de terreur comme les déportations vers le Togo et le Cameroun, trouvèrent auprès de l'administration civile acquiescement et soutien. La réduction et l'anéantissement de la population indigène furent poursuivis au-delà de la guerre, non seulement en tant que doctrine militaire, mais aussi en tant que doctrine politique. L'administration civile et la société coloniale ont poursuivi la politique du génocide³⁴.

Le but de la guerre menée contre les Hereros et les Namas de 1904–1907 dépassait largement le cadre d'une action punitive. Car la population indigène, qui résistait, devait se soumettre en permanence à une domination coloniale étendue et directe, voire d'une colonisation de peuplement homogène et blanche. Dans les controverses menées depuis 1830 en France et en Grande-Bretagne et depuis 1884 en Allemagne autour du concept de colonisation »juste«, l'idée d'une extermination des populations s'était fait jour en tant que possibilité réelle d'action et était venue s'ajouter à celle de mélange des populations³⁵. La pensée utile et économique avait toujours sous-tendu les planifications et les idéaux.

Afrique de l'Est: la guerre Maji-Maji (1905–1908)

Comme le Sud-Ouest africain allemand, l'Afrique de l'Est est devenue en 1885 un territoire sous protectorat allemand³⁶. Cinq à sept millions de personnes vivaient sur ce territoire près de deux fois plus grand (995 000 km²) que l'Empire allemand. La population était principalement composée de cultivateurs qui appartenaient à quelque 168 ethnies différentes, dont, parmi eux, des Arabes et des Indiens³⁷. Alors que les

33 Horst DRECHSLER, *Südwestafrika unter deutscher Kolonialherrschaft. Der Kampf der Herero und Nama gegen den deutschen Imperialismus (1884–1915)*, Berlin-Est 1966, p. 213.

34 Il est difficile de dire combien de Hereros et de Namas ont été finalement tués, étant donné qu'on ne dispose d'aucune donnée fiable sur le nombre d'habitants au Sud-Ouest africain allemand. Les estimations concernant les Hereros oscillent entre 35 et 100 000 personnes avant la guerre, 14 et 16 000 ensuite. Les Namas, eux, sont estimés à 20 000 individus avant la guerre, pour n'être plus qu'entre 9 000 et 13 000 après. Mais même dans le cas d'estimations les plus basses, un tiers de la population Herero et Nama a été tué pendant la guerre ou des suites de la guerre. Les variations de ces chiffres ne jouent qu'un rôle secondaire dans l'évaluation de la conduite de la guerre. Sur ce sujet: Helmut BLEY, *Kolonialherrschaft und Sozialstruktur in Deutsch-Südwestafrika 1894–1914*, Hambourg 1968, p. 191; DRECHSLER, *Südwestafrika unter deutscher Kolonialherrschaft* (voir n. 33), p. 252; Brigitte LAU, *Uncertain Certainties. The Herero-German War of 1904*, dans: ID., *History and Historiography. 4 Essays in Reprint*, Windhoek 1995, p. 39–52, ici p. 43–46.d

35 Les participants au congrès colonial de 1905 ont discuté sur le fait de savoir si les indigènes au Sud-Ouest africain allemand devaient être expropriés ou asservis ou s'ils devaient être exterminés; Georg HARTMANN, *Der wirtschaftliche Wiederaufbau Deutsch-Südwestafrikas. Vortrag in Sektion V*, dans: *Verhandlungen des Deutschen Kolonialkongresses am 5., 6. und 7. Oktober 1905*, Berlin 1906, p. 651–682, suivies d'une discussion jusqu'à la p. 698; pour la France: Olivier LE COUR GRANDMAISON, *Coloniser, Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris 2005.

36 En introduction: Felicitas BECKER, Jigal BEEZ (dir.), *Der Maji-Maji-Krieg in Deutsch-Ostafrika 1905–1907*, Berlin 2005; John ILIFFE, *A Modern History of Tanganyika*, Cambridge 1999 (1^{re} édition 1979); Walter NUHN, *Flammen über Deutsch-Ostafrika. Der Maji-Maji-Aufstand 1905–06*, Bonn 1998.

37 Évaluation en 1900. Atlas colonial allemand avec annuaire, publié par la Deutsche Kolonialgesellschaft, Berlin 1905, p. 15; Les ethnies au Sud-Ouest africain allemand sont décrites dans: Jutta BÜCKENDORF, *Schwarz-Weiss-Rot über Ostafrika. Deutsche Kolonialpläne und afrikanische Realität*, Münster 1997, p. 16–59.

Arabes habitaient majoritairement la région côtière, les Africains noirs habitaient l'arrière-pays.

Après le soulèvement des Arabes, qui a duré de 1888 à 1890, et celui des Wahehe, entre 1891 et 1898, le soulèvement Maji-Maji, qui eut lieu entre 1905 et 1908, représente le troisième grand mouvement de résistance en Afrique orientale allemande. Les causes en étaient les mesures d'oppression coloniale mais il y eut aussi un mouvement religieux et spirituel. Ce mouvement pris naissance dans les collines de Matumbi et rassembla les guerriers des tribus locales, qui firent appel aux vertus d'une potion magique composée de maïs, de millet et d'eau (en *kiswahili*: *maji*) garantissant l'invulnérabilité au combat. Malgré de grandes différences linguistiques, religieuses, socioculturelles et politiques, le Maji rassembla les clans et permit des formes d'organisation supra-tribales. Le soulèvement se répandit très vite, de juillet à septembre 1905, au Sud de la colonie, dans une région très disparate, tant sur le plan géographique que sur le plan ethnique. Les troupes allemandes, qui étaient sous le commandement du gouverneur Gustav von Götzen, limitèrent en premier lieu leur activité à la protection de la vie et des biens des Européens. En face, les Africains opéraient en formations serrées, jusqu'à 3000 hommes et appliquaient l'ordre de tir. Mais, comme ils subirent de grosses pertes, ils passèrent, à partir de 1906, à la guerre guérilla. Ngozingozi, le dernier grand chef guérillero, fut fusillé en mai 1908.

Pour lutter contre la guérilla la troupe allemande se déplaçait en petites sections à travers le pays³⁸. Elle intervenait contre les Africains qui avaient été dénoncés comme «agitateurs», mais également contre les villages insubordonnés. Les personnes qui s'étaient soi-disant soulevées ont été fusillées en campagne, sans autres vérifications; de même que celles que l'on trouvait avec un fusil à la main étaient également fusillées. D'autres ont été arrêtées à la seule fin de leur soutirer des informations; on les éliminait ensuite, pour s'en embarrasser, mais aussi pour effrayer la population. Les femmes et les enfants étaient pris comme otages. Les villages étaient brûlés lorsqu'on y avait trouvé des objets volés. Les stocks de vivres étaient embarqués ou, lorsqu'il y avait pénurie de porteurs, brûlés. Les soldats laissaient toujours derrière eux une large tranchée de destruction et de ravages. La destruction des récoltes et des vivres portait préjudice à la population indigène, qui souffrait ensuite de faim et devait fuir sa patrie. Le capitaine Curt von Wangenheim, qui dirigeait les opérations militaires dans la circonscription de Morogoro, a porté la stratégie au stade où «seules la faim et la misère peuvent amener à une soumission définitive»³⁹. À la différence du Sud-Ouest africain allemand, une telle façon de procéder ne représentait aucun danger pour la survie des troupes, car il y avait toujours suffisamment de possibilités de se nourrir dans le pays. En revanche, l'établissement de camps assez importants de prisonniers n'avait été aucunement prévu au début. Étant donné que l'Afrique orientale alle-

38 L'une des unités les plus connues était celle du lieutenant Hans Paasche, qui, pendant la Première Guerre mondiale, a été dégradé et radié des cadres de l'armée et est devenu pacifiste. À ce sujet: Hans PAASCHE, »Im Morgenlicht«. Kriegs-, Jagd- und Reise-Erlebnisse in Ostafrika, Berlin ²1907.

39 Lettre du capitaine Curt von Wangenheim au Gouverneur von Götzen, 22.02.1905, citée d'après: GUSTAV ADOLF VON GÖTZEN, Deutsch-Ostafrika im Aufstand 1905/06, Berlin 1909, p. 149.

mande ne disposait pas d'un système de camps selon le modèle du Sud-Ouest africain allemand ou de l'Afrique du Sud, ni de possibilités logistiques ou personnelles, il fut institué, pour une courte période, de plus petits camps à proximité immédiate des services des régions ou districts pour les indigènes rebelles.

De même, la guerre menée en Afrique orientale allemande avait pour but de soumettre la population indigène à la domination coloniale. Mais le pays n'a jamais été conçu comme une colonie de peuplement exclusivement blanche. Il ne parut pas possible d'envisager une occupation permanente du territoire en raison de son étendue. De plus, l'attention nationale et internationale n'était pas tournée vers cette guerre coloniale qui se tenait, à tous égards, dans l'ombre de celle du Sud-Ouest africain allemand⁴⁰. Pour Bernhard von Bülow, alors chancelier de l'Empire allemand, il ne faisait aucun doute que, pour des considérations d'ordre financier et de politique intérieure, la guerre en Afrique orientale ne pouvait être menée dans les proportions des guerres précédentes. Une autre différence par rapport au Sud-Ouest Africain était qu'il n'y avait que peu d'officiers et sous-officiers blancs en Afrique orientale. Les troupes étaient exclusivement composées de soldats indigènes dont les actions de violence avaient souvent des origines interafricaines⁴¹. Par suite des constellations amis-ennemis souvent changeantes, elles pouvaient également espérer l'appui de quelques ethnies. Cependant il n'existait pas de perspective de relève. En raison de son petit effectif, la troupe, qui comptait dans le meilleur des cas 3700 hommes, risquait toujours d'être écrasée par la masse des indigènes résistants. À cet égard, si les marins, qui étaient spontanément dépêchés pour venir en aide à l'armée, et les soldats de l'infanterie de marine étaient souvent atteints de maladies diverses, la troupe coloniale, qui était détachée à l'intérieur du pays, était beaucoup moins touchée.

L'étendue et la richesse du pays en diverses ressources, la multiplicité des ethnies ainsi que les objectifs limités des conquérants blancs, dont le nombre était restreint, déterminèrent la forme de violence utilisée dans la guerre d'Afrique orientale. Contrairement à ce qui se passait au Sud-Ouest africain allemand, les troupes ici n'avaient pas à mener de combat vital pour les ressources. Leur stratégie visait à porter atteinte ou préjudice mais pas à exterminer. Elle ne visait pas des ethnies particulières; elle ne fut pas menée systématiquement ni poursuivie par l'administration civile. On n'en vint pas au génocide, même si de nombreux commandants militaires craignaient pour l'existence des sujets coloniaux de leur secteur. Car il y a eu plus de morts dans la guerre Maji-Maji que dans toute autre guerre coloniale allemande⁴². À la fin de la

40 Seulements des articles très courts dans le journal »La France militaire«.

41 Stefanie MICHELS, *Schwarze deutsche Kolonialsoldaten. Mehrdeutige Repräsentationsräume und früher Kosmopolitismus in Afrika*, Bielefeld 2009.

42 Le Reichstag avait déjà reçu en août 1907 l'information selon laquelle 75 000 Africains étaient morts au cours de la guerre en Afrique orientale. D'après les calculs de l'historien tanzanais Gilbert Gwassa, 250 000 à 300 000 personnes sont mortes. Il nous livre ce chiffre dans sa thèse, voir: Gilbert GWASSA *The Outbreak and Development of the Maji-Maji War 1905–1907*, Daresalam 1973, p. 389. Ce chiffre, considéré aujourd'hui comme étant »officiel«, est souvent cités et correspondrait à environ un tiers de la population existant alors sur le territoire en guerre. De même, le collègue britannique de Gwassa, Iliffe (*A Modern History of Tanganyika* [voir n. 36, p. 200] pense qu'une diminution de cet ordre est réaliste. Mais l'attention est attirée à cet

guerre, le Sud de l'Afrique orientale allemande était composé en grande partie de terres brûlées. Avec les pillages, les réquisitions et la destruction des lieux d'habitation et des cultures agricoles, la répression du soulèvement ressemblait fort à celle de la guerre des Boxers en Chine.

Le théâtre des opérations militaires coloniales

La multiplicité des faits dans les trois guerres coloniales allemandes esquissés plus haut et la contingence de leurs constellations ne peuvent être correctement saisies qu'avec une notion étendue du »théâtre des opérations«. L'expression »théâtre des opérations« se trouve, il est vrai, dans la bibliographie spécialisée, mais elle n'y est définie que de façon vague; les ouvrages de référence habituels ne la connaissent pas⁴³. Un autre terme établi est celui de *Kriegsschauplatz* (théâtre de guerre). Ce terme suggère de façon encore plus marquée l'image d'un lieu fermé entouré de spectateurs et où se donne une représentation. En effet, sur le théâtre des opérations, au sens traditionnel, se joue une opération militaire étroitement limitée dans le temps et l'espace et comparable à une pièce: deux armées se mettent en marche, puis vient le signal de l'attaque. Le soir il gît à terre des milliers de morts et de blessés, la bataille est décisive⁴⁴. L'encyclopédie Wikipédia raccourcit également en ce sens le théâtre des opérations à un espace »limité géographiquement, dans lequel les parties s'affrontent«⁴⁵. Mais sur le plan analytique, le »théâtre des opérations« fait apparaître une autre conception: il est la résultante de diverses circonstances d'un déroulement militaire. C'est un concept dont font partie, tout d'abord, les données géophysiques – notamment la géographie, la topographie et le climat ainsi que la géographie culturelle, c'est-à-dire la structure du peuplement, la densité de population, l'infrastructure et l'économie. Aujourd'hui les géographes aussi partent du principe que même l'espace géographique doit être créé par l'homme. Les espaces n'existent pas ipso facto, tout comme leurs effets sur les individus et la société ne sont pas non plus fixés à l'avance. Au contraire, ils ne sont produits que par les interactions sociales. L'espace naturel n'est par conséquent pas une variable indépendante permettant d'expliquer certains événements; d'autre part, les acteurs indigènes comme étant une face des

endroit sur le fait que de tels calculs pourraient prendre en compte non seulement les morts mais aussi les personnes décédées des suites de la guerre – destructions, personnes mortes de faim, fugitifs. Voir aussi: Helge KJEKSHUS, *Ecology Control and Economic Development in East African History. The Case of Tanganyika 1850–1950*, Berkeley 1977, p. 150–151. En revanche, nous disposons du côté allemand de chiffres certains: 15 Blancs, 389 soldats africains et auxiliaires ainsi que 66 porteurs sont morts. Chiffre des pertes en Afrique orientale allemande, dans: *Deutsches Kolonialblatt* 8 (1907), p. 333.

43 Pas d'article dans: Gerhard HIRSCHFELD, Gerd KRUMEICH, Irina RENZ (dir.), *Enzyklopädie Erster Weltkrieg*, Paderborn 2003; Richard HOLMES (dir.), *The Oxford Companion to Military History*, Oxford 2001. On trouve l'emploi de l'expression »théâtre de guerre«, dans: Sönke NEITZEL, Daniel HOHRATH (dir.), *Kriegsgreuel. Die Entgrenzung der Gewalt in kriegerischen Konflikten vom Mittelalter bis ins 20. Jahrhundert*, Paderborn 2008. Dans son introduction, l'auteur se limite aux structures économiques et écologiques.

44 Stig FÖRSTER, Markus PÖHLMANN, Dierk WALTER (Hg.), *Schlachten der Weltgeschichte. Von Salamis bis Sinai*, Munich 2005, préface, p. 9.

45 <http://www.de.wikipedia.org/wiki/Kriegsschauplatz>, 31.1.2010.

parties en lutte. Avec leurs connaissances et leurs perceptions, leurs traditions sociales, leurs rites et leurs habitudes, leur armement, leur expérience du combat ainsi que leurs connaissances stratégiques et tactiques, ils sont étroitement liés au lieu respectif; sans compter, les acteurs venant de l'extérieur – à titre principal mais non exclusif – et qui, dans les exemples cités ici, englobent les militaires envoyés par l'Empire allemand dans les colonies. Leurs points de vue et leurs modes de comportement, leurs expériences et perceptions étaient marqués par les facteurs suivants: a) leur origine et leur socialisation, auquel cas l'on doit faire la distinction en fonction de la spécificité des groupes, entre officiers, sous-officiers et compagnies, matelots et infanteries de marine, médecins militaires et, éventuellement, fonctionnaires militaires; b) appartenance à une unité d'action spéciale, dans le cas présent l'institution militaire dans laquelle tous les acteurs ont été formés et par laquelle ils sont rémunérés. Ce cadre servait à prodiguer des connaissances sur les guerres et sur la façon de les conduire, sur les armes et la technique des armes; c) leurs propres interprétations et leurs projets idéologiques, comme par exemple le racisme ou la conviction d'une supériorité occidentale.

Font également partie du concept de «théâtre des opérations» les données extérieures: a) les visées politiques de la campagne militaire, comme la punition, la vengeance, l'occupation ou la colonisation; b) les attentes de la politique et les restrictions du financement de la guerre; c) la légitimation des guerres coloniales dans l'opinion publique. Le parlement, la presse – militaire et non militaire – ainsi que les associations militaires ont constitué les forums de légitimation. Ce terme réunit d'autres éléments, à savoir la conduite politique sur le plan international de l'action, le respect des conventions et coopérations correspondantes, et la pression que l'étranger produisait sous forme de commentaires de presse sur la guerre en question.

Enfin, il faut aussi noter les conditions que Clausewitz désigne sous le terme de «friction». La friction distingue la guerre réelle du projet militaire. Même les prévisions les plus soigneusement élaborées ne peuvent prévoir les petites choses qui iront de travers, c'est-à-dire les changements de temps, les marches insuffisantes ou les fausses informations sur les intentions de l'adversaire. Il s'agit de hasards qui déterminent le cours de la guerre.

De la rencontre des conditions susvisées naissait une conduite de la guerre qui variait d'une colonie à une autre, d'un théâtre des opérations à un autre. Les actions militaires sur le théâtre des opérations étaient déterminées par les combinaisons les plus diverses de circonstances variées. Il se développait à chaque fois une dynamique propre et non prévisible. Une violence extrême allant jusqu'au génocide était toujours possible, mais pas déterminée d'une manière explicite. Chaque théâtre de guerre coloniale – y compris les guerres coloniales non allemandes – contenait la possibilité de génocide; mais pour en arriver à cette extrémité, cela nécessitait plus qu'une culture militaire. L'utilisation d'une violence extrême, qui a été pratiquée au Sud-Ouest africain en tant que génocide, n'a pas été le résultat d'une forme – typiquement allemande – établie intentionnellement ou mentalement pour mener la guerre qui s'imposait de manière toujours contraignante, mais elle a été le résultat de circonstances particulières: visions d'une colonie de peuplement blanche, commentaires sarcastiques venus de l'étranger, rareté des ressources, logistique défectueuse, prévisions d'opérations détachées de la réalité, et effectifs de l'adversaire; tous ces éléments

agissaient, de même, de manière aussi radicalisante que le racisme et le nationalisme. Analyser le développement de la violence dans les guerres coloniales ne signifie pas seulement découvrir les fondements d'une action violente dans l'Empire allemand, mais suppose de mettre avant tout en relation les circonstances qui ont agi sur le théâtre de la guerre coloniale.

Le concept historico-contextualisant du théâtre des opérations ouvre de nouvelles possibilités d'expliquer le déclenchement des actions militaires de violence dans les guerres coloniales. Le regard ne se dirige ni sur les nations ni sur les métropoles, mais focalise la situation dans les colonies. Pour le sociologue Trutz von Trotha, il convient de rechercher l'explication de la violence dans les contextes de situation et les arrière-plans sociostructurels. Ce point de départ ne réduit précisément pas la violence aux causes inhérentes à la violence même, mais la comprend comme un processus se développant de manière immanente à partir de circonstances déterminées: »La clé de la violence doit être trouvée dans les formes de violence«⁴⁶. Pour comprendre ce que la violence déclenche, il faut chercher en détail dans ses pratiques. L'analyse de la violence doit être orientée sur les processus de développement de la violence dans lesquels évoluent des formes spécifiques de violence. Ceci s'applique également à l'analyse de la violence dans les guerres allemandes et les autres guerres coloniales.

46 Trutz von Trotha, Zur Soziologie der Gewalt; dans: Id. (dir.), Soziologie der Gewalt. Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Sonderheft 37, Cologne 1997, p. 9–56, ici p. 20; Jan Philipp Reemtsma, Vertrauen und Gewalt. Versuch über eine besondere Konstellation der Moderne, Hambourg 2008, p. 105.